

En un lieu du Raichore-Doab, appelé Yemmee-Gooda, quatre dolmens de la première classe étaient entourés d'un double cercle ; mais telle n'est pas la disposition habituelle.

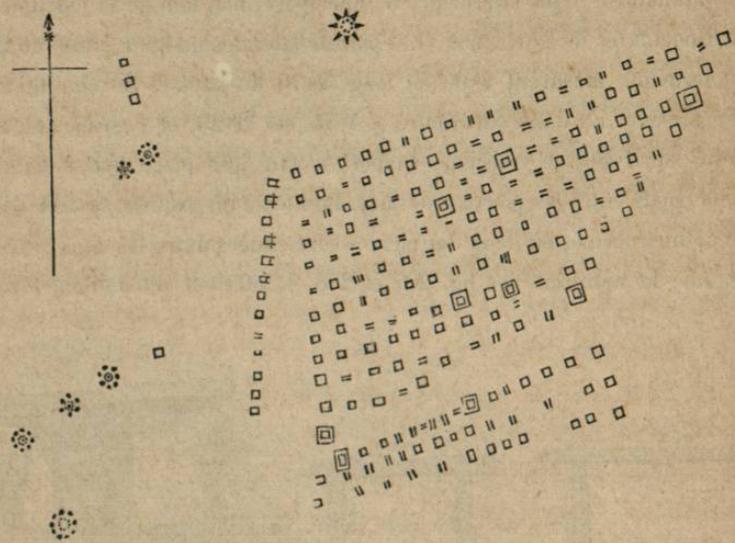


Fig. 209. — Disposition des dolmens de Rajunkoloor.

Les cairns ne sont pas moins intéressants que les dolmens. Le plan suivant du groupe de Jewurgi, lieu situé à 80 kilomètres de Rajunkoloor à vol d'oiseau, donnera une idée de la façon dont ils sont groupés. Ils semblent se diviser en deux classes représentées par nos deux coupes : les uns ont un cist au sommet, comme ceux d'Auvergne, les autres n'en ont pas ; mais tous sont entourés, paraît-il, d'un ou deux cercles de pierres. En général, deux pierres émergent légèrement à travers la surface du tumulus et, si l'on pratique une excavation dans l'intervalle qui les sépare, l'on trouve le cist à une profondeur de 3 à 4 mètres au dessous de la surface. Le cist est généralement double et contient des squelettes étendus sur la face ; à l'une de ses extrémités, mais à l'extérieur, se trouve une grande quantité de poteries, et au-dessus, un nombre plus ou moins considérable de squelettes jetés pêle-mêle et surmontés d'un lit de terre et de gravier. Des têtes détachées se trouvent quelquefois dans les cists, quelquefois en dehors, parmi les poteries, ce qui a conduit le colonel

Taylor à cette conclusion que des sacrifices humains avaient été pratiqués à l'époque où ces cairns furent élevés, et que ce sont là les restes

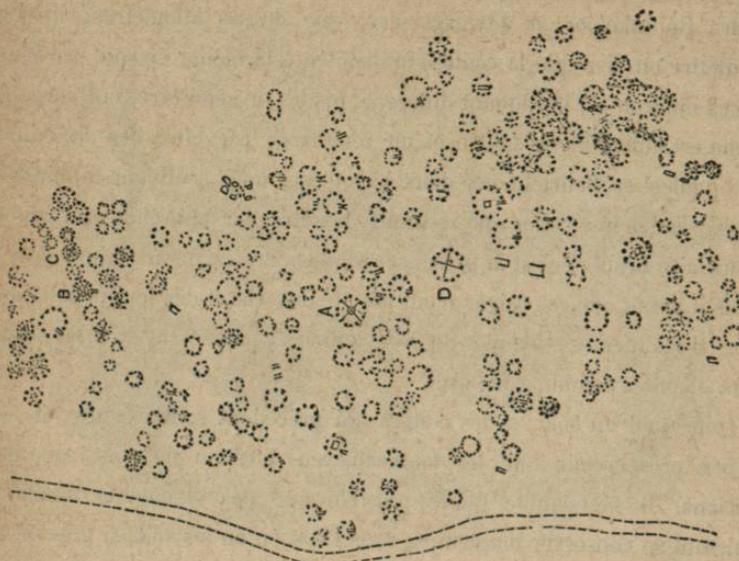


Fig. 210. — Cairns à Jewurgi (Hindoustan).

des femmes et des esclaves du défunt. Il se peut qu'il en soit ainsi, mais il se peut aussi que, de même qu'en Europe, il y ait lieu de faire une

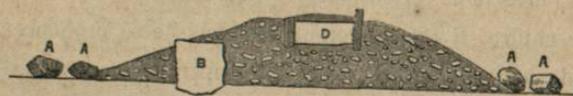


Fig. 211. — Coupe d'un cairn, à Jewurgi.

distinction entre les champs de bataille et les cimetières. L'idée que les cairns de Jewurgi marquent un champ de bataille et les dolmens de

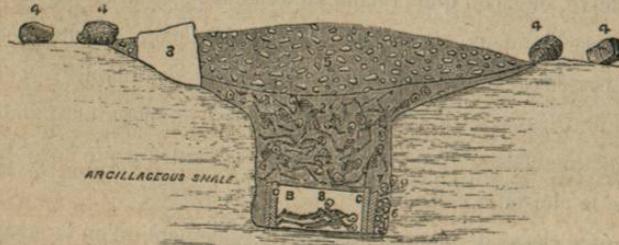


Fig. 212. — Autre coupe.

Rajunkooloor un cimetière, nous paraît même mieux rendre compte des faits que l'autre hypothèse. S'il en est autrement, comme la distance entre Rajunkooloor et Jewurgi n'est que de 80 kilomètres, il faut admettre ou bien que la contrée fut habitée à la même époque par deux races différentes, pratiquant différents modes de sépulture, ou bien que l'une est antérieure à l'autre et fut remplacée par elle. Les difficultés auxquelles se heurtent ces deux hypothèses nous semblent infiniment plus grandes que celles que rencontre la nôtre. La seule chose qui puisse nous faire hésiter, c'est la présence de plusieurs cairns à Rajunkooloor ; mais il paraît que ces cairns n'ont pas été ouverts, et dès lors nous ignorons si les mêmes exemples de décapitation s'y présentent et si les corps sont disposés comme à Jewurgi.

Quoi qu'il en soit, si les coupes qui précèdent sont exactes, il est à peu près certain que les tombeaux en question ne sont pas fort anciens. Il ne semble guère possible que des ossements humains puissent se conserver longtemps, dans l'état où on les voit, si près de la surface du sol et dans une terre récemment remaniée, où l'humidité a dû aisément pénétrer dans tous les temps. Un médecin pourrait nous dire, sur les lieux, s'il y a deux, trois ou cinq siècles que les corps ont été enfouis ; mais nous serions surpris qu'il reportât leur date au-delà de ce dernier chiffre. Il est dangereux toutefois de se prononcer sur des questions de ce genre, où les points de comparaison font défaut.

Il y a encore une autre classe de dolmens, qui est commune dans les monts Nilgherries et dans la région accidentée de Malabar. La chambre a la même forme que précédemment, mais elle est toujours enfouie dans la terre, de façon que la dalle supérieure apparaît au niveau du sol. L'un de ces dolmens, situé dans le pays de Coorg, mérite d'être cité comme possédant deux ouvertures circulaires semblables à celles du tumulus de Plas-Newydd (fig. 48). Toutefois, le monument indien est divisé par une cloison en deux chambres ; si l'autre a été ainsi partagé, c'est que la cloison a disparu.

Une autre classe de monuments mérite également qu'on la mentionne, à cause de la ressemblance qu'elle présente non pas avec nos monu-

ments, mais avec les Chouchas du nord de l'Afrique (fig. 165). Du reste, lorsqu'il s'agit de déterminer s'il y a, oui ou non, une connexion réelle

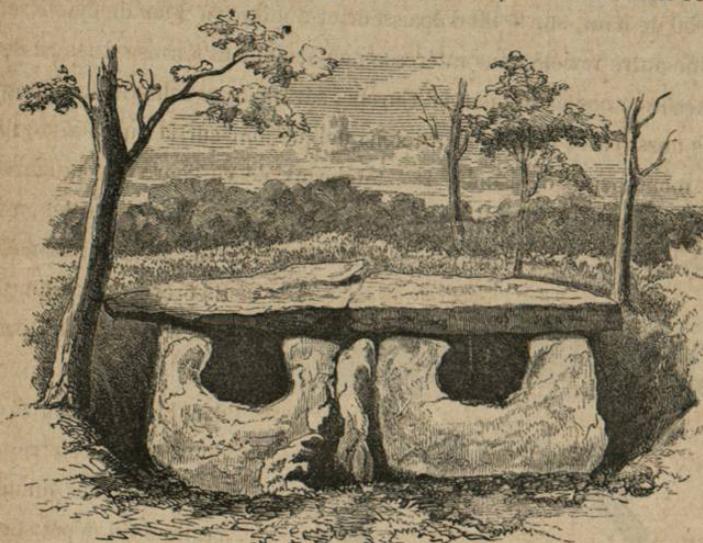


Fig. 213. — Double dolmen, à Coorg (Hindoustan).

entre l'est et l'ouest, de semblables monuments ne doivent pas être dédaignés. D'après sir Elliot (1), ils y sont très-communs ou plutôt

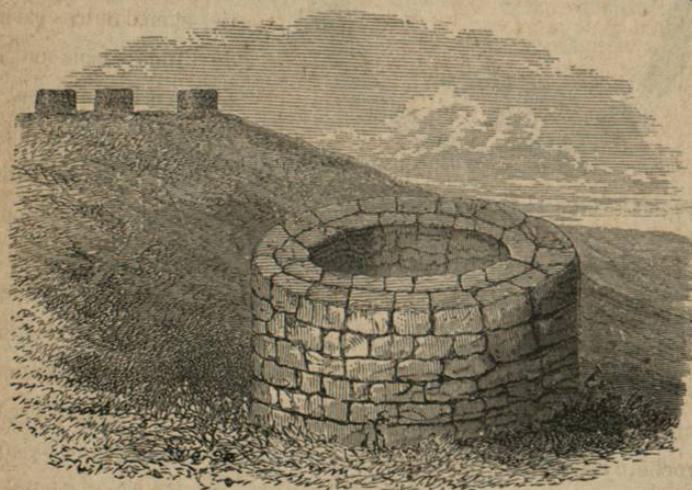


Fig. 214. — Tombeau dans les monts Nilgherries (Hind.).

(1) *Congrès international d'archéologie préhistorique*, session de Norwich, p. 245.

peut-être très-faciles à remarquer, étant perchés sur le sommet des collines. Leur forme est un mur circulaire, en pierres sèches, de 1^m20 à 1^m50 de haut, sur 0^m90 d'épaisseur et 2 mètres à 2^m40 de diamètre.

Une autre variété nous intéresse non seulement à cause de sa ressemblance avec nos monuments d'Europe, surtout avec ceux de Scandinavie, mais aussi parce qu'elle peut jeter quelque jour sur la question de l'âge des monuments de l'Inde. Les tombeaux de ce genre se ressemblent tous beaucoup. Ils consistent en petits cercles de pierres brutes, ayant généralement deux dimensions seulement, 7^m20 et 9^m60 de diamètre.

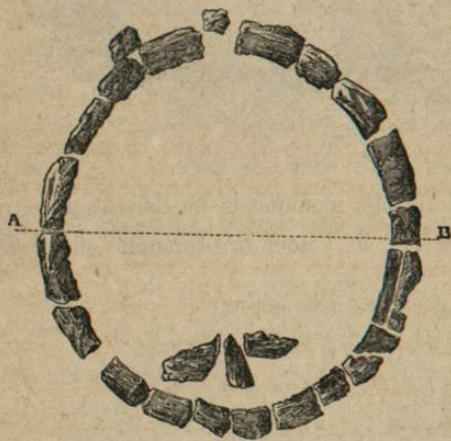


Fig. 215. — Cercle sépulcral, à Amravati (Hind.).

Ils présentent, d'un côté, une sorte d'ouverture en face de laquelle se voient, dans l'intérieur du cercle, deux ou trois pierres qui marquent sans doute la position du dépôt sépulcral. Des monuments analogues se rencontrent dans les monts Nilgherries et en d'autres parties de l'Inde, mais on les trouve principalement au pied des collines, autour d'Amravati, où ils existent littéralement par centaines. Il n'est pas douteux, pour quiconque a sous les yeux la carte de ce district, par le colonel Mackenzie, qu'ils ne forment le cimetière de la cité de Dharam-Kotta, à laquelle se rattache le tope d'Amravati. Comme en Chine, il était défendu d'inhumer dans des terrains fertiles, et conséquemment, le lieu choisi comme cimetière était l'endroit inculte le plus rapproché, c'est-à-dire le pied des collines. Les tombes circulaires n'existent nulle part en aussi grand nombre, et il n'est guère douteux qu'elles ne se rattachent de quelque façon à la grande muraille circulaire du tope

d'Amravati. Cette muraille est unique dans l'Inde, soit pour son étendue, soit pour la beauté des sculptures, soit pour le fini du travail. D'autres monuments analogues existent ailleurs, entourant des dagobs ou des lieux sacrés; mais nulle part on ne rencontre autant de magnificence. La question est donc de savoir si le grand cercle d'Amravati provient des grossiers tombeaux épars dans le voisinage ou si, au contraire, les petits cercles en pierre brute sont d'humbles copies du premier monument. Pour nous, cette dernière hypothèse est la seule admissible; la suite le prouvera. En attendant, ce serait perdre notre temps que d'énumérer toutes les variétés de formes qu'ont revêtues jadis les tombeaux en pierre brute des Indiens; quelques-unes de ces formes ont été peu utilisées et elles ne peuvent avoir aucun intérêt dans la question qui nous occupe.

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE

Rien ne contribuerait plus à éclaircir les idées dans la question des dolmens de l'Inde qu'une carte donnant leur distribution, s'il était possible d'en construire une; mais lorsqu'aucune nation, même en Europe, à part la France, n'est en mesure de tenter une telle entreprise, il serait fort étonnant qu'on pût le faire pour une contrée éloignée, que l'on a commencé tout récemment à étudier à ce point de vue. Nous considérons cependant l'esquisse suivante comme peu éloignée de la vérité. Il n'existe pas de dolmens dans la vallée du Gange et de ses tributaires, pas plus que dans celles de la Nerbuddah et du Tapti, c'est-à-dire dans cette partie de l'Inde comprise au nord des monts Windhyas. Il en existe, mais un petit nombre, dans toute la contrée arrosée par la Godavéry et ses affluents. Ils sont très-nombreux, plus nombreux peut-être que dans aucune autre partie de l'Inde, dans les vallées de la Kistnah et de ses tributaires. On les trouve aussi des deux côtés de la chaîne des Ghattes, dans le district de Coïmbetour jusqu'au cap Comorin, de même que dans toute la présidence de Madras, surtout aux environs de Conjeveran.

La première conclusion que l'on est porté à tirer de ce qui précède, c'est que les dolmens de l'Inde sont d'origine dravidienne et non aryenne. Il se peut qu'il en soit ainsi ; mais le fait que toutes les races qui dominent actuellement dans le sud répudient ces monuments n'est pas favorable à cette conclusion. Aucune de ces races ne fait aujourd'hui usage de ce mode de sépulture.

Si nous remontons quelque peu la série des temps, nous rencontrons une race de Karumbers à laquelle sir Elliot est porté à attribuer la masse des monuments en pierre brute (1). Il résulte de ses recherches et des divers documents contenus dans le manuscrit de Mackenzie que les Karumbers furent un peuple puissant dès les premiers temps de l'histoire du pays, et qu'ils conservèrent cette puissance aux environs de Conjeveran et de Madras jusqu'au dixième ou onzième siècle de notre ère, époque où ils furent subjugués par les Cholas et disparurent finalement de l'horizon politique devant la suprématie naissante de trois nouveaux peuples : les Cholas, les Chéras et les Pandyas, qui dominèrent dans cette partie de la péninsule jusqu'aux invasions mahométanes.

Quelques misérables débris de ces Karumbers existent encore dans les monts Nilgherries et au pied des Ghattes occidentales, mais ils n'ont conservé ni littérature, ni histoire, ni traditions, rien en un mot qui nous permette de les identifier avec quelqu'une des autres races du sud ou de les en distinguer. Il y a bien leur langue que les philologues nous disent être un dialecte dravidien (2) ; mais le langage est un guide peu sûr en pareille matière. Ne savons-nous pas que la Cornouailles a changé de langue à une époque récente, et cela, sans nulle altération de race ? Si la marche des choses se poursuit, il est à croire que dans un siècle ou deux, l'anglais sera la seule langue parlée dans toute l'étendue de nos îles. L'on saura alors, par les noms de lieux, que des races

(1) *Congrès d'Archéologie préhistorique* tenu à Norwich. — Sir Elliot place la destruction des Karumbers au septième siècle, date qui nous semble pour le moins très-douteuse. Lorsque Hiouen-Tsang visita Conjeveran en 640, ils étaient encore très-florissants et rien n'annonçait leur extinction prochaine.

(2) Caldwell, *Dravidian Grammar*; — Rev. Metz, *The Tribes of the Nilgiri Hills*, 1856.

celtiques ont habité plusieurs localités ; mais si l'on s'en tient à la langue du peuple, l'on ignorera que les habitants de la Cornouailles ou du pays de Galles sont d'origine plus celtique que ceux du Yorkshire ou des Lothians. De même il est tout naturel que, dans l'Inde, l'influence dravidienne ou tamoule se soit fait sentir pendant les huit ou neuf derniers siècles jusqu'aux monts Windhyas au nord, et que les Gonds, les Karumbers et les autres races conquises aient adopté le langage de leurs maîtres. Il peut en être autrement, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les Dravidiens du sud portèrent jusqu'à Ellora leur mode d'architecture, — chose presque aussi difficile à changer que le langage — et qu'ils y creusèrent des rochers au huitième et au neuvième siècle, dans le style qui était indigène à Tanjore (1) : tout cela, dans le but de marquer leur triomphe sur la religion de Bouddha, qu'ils étaient précisément parvenus à abolir dans le sud.

Deux caractères peuvent encore nous aider à reconnaître les véritables auteurs des monuments mégalithiques de l'Inde. Les vrais Dravidiens, — Cholas, Chéras et Pandyas, — ne furent jamais bouddhistes, et jamais ils n'ont prétendu avoir construit des monuments de ce genre. Les Karumbers, au contraire, étaient bouddhistes, et ils prétendent avoir érigé ces monuments. Nous verrons du reste bientôt que les constructions de cette nature se rattachent, selon toute apparence, au bouddhisme.

Des recherches plus étendues permettront peut-être plus tard de préciser davantage ; pour le moment, procédant par élimination, nous ne pouvons qu'exclure du nombre des peuples qui pourraient être considérés comme les auteurs de ces monuments, d'abord, les Aryens, et en général les tribus qui habitent le nord ; en second lieu, les Tamouls ou Dravidiens du sud. Entre ces deux races se trouvaient les Karumbers. Un de leurs centres de puissance était à Conjeveran, d'où ils furent chassés vers l'an 750 ; mais rien n'empêche qu'ils aient continué d'exister, comme pouvoir indépendant, sur les bords de la Kistnah supérieure et de la Tongaboudra, jusqu'à une époque beaucoup plus récente.

(1) Voir *Rock-cut Temples* (Temples taillés dans le roc), par l'auteur.

Les limites du royaume de Chalukia, qui prit naissance à Kalyan, au VII^e siècle, et de celui de Vijianagara, qui fut établi dans le Tongaboudra au XIV^e, coïncident si exactement avec les limites de la région à dolmens, — à part le dernier, sur lequel empiète au nord le royaume musulman de Bedjapour, — qu'il semble probable qu'il y eut homogénéité parmi le peuple qui habita cette province centrale.

Cette question cependant doit, comme plusieurs autres, rester sans réponse jusqu'à ce que l'on sache quelque chose du pays de Nizam. En ce qui concerne l'histoire ou l'ethnographie du plateau central de l'Inde, ou ses arts et sa littérature, les États de Nizam sont absolument une *terra incognita*. Aucun de ceux qui ont visité le pays n'a tenté de résoudre ces problèmes, pas plus que le gouvernement lui-même. Cependant, il nous semble que la moitié des difficultés ethnologiques ou archéologiques qui nous embarrassent aujourd'hui trouveraient leur solution dans l'étude de cette contrée. Jusqu'à ce qu'on en soit venu là, il est fort à craindre que l'on ne doive se contenter des généralités les plus vagues; nous croyons cependant qu'il serait possible d'établir l'existence d'une certaine connexion entre les dolmens de ce pays et les monuments singalais; or, si ce fait était démontré, il en résulterait un immense progrès pour les questions si complexes d'ethnographie indienne.

AGE DES MONUMENTS DE L'INDE.

Une découverte récente a semblé jeter un certain jour sur cette question. Un rapport adressé de Travancore et cité par sir Elliot a signalé l'existence d'une tribu indienne qui continuerait d'inhumer dans « des cromlechs (dolmens) composés de cinq pierres, dont quatre servent de supports et une de table. » S'il en était ainsi, l'on tiendrait une des extrémités du fil à l'aide duquel l'on pourrait se diriger à travers tout ce labyrinthe. La chose a paru assez importante pour que M. Walhouse en ait écrit à M. Baker, l'auteur du rapport en question. Voici un extrait de la réponse qu'il a reçue et qu'il a bien voulu nous

communiquer : « Les Aryens Mâlas sont une race d'hommes qui habitent dans les jungles et sur les collines. Les cromlechs sont communs parmi eux et ils ont un grand respect pour les esprits de leurs ancêtres auxquels ils font des sacrifices annuels. Ils ont pour habitude d'emporter dans des bois sacrés les corps des personnes décédées, de faire avec de petites dalles de pierre une sorte de caveau en miniature, d'y placer une petite pierre après avoir fait à l'esprit du mort, que l'on suppose rôder autour, des offrandes d'arack et de sucreries; enfin, de recouvrir le tout en grande cérémonie. L'on croit que l'esprit réside dans la pierre, laquelle est souvent changée à la fête annuelle en une figure d'argent ou de cuivre. » Comme l'observe M. Walhouse, il semble qu'il y ait là un écho des temps mégalithiques. Ce peuple, devenu incapable d'ériger des masses énormes comme il en voit sur les collines et dans les plaines qui l'environnent, a voulu cependant en conserver l'usage en les réduisant à de petites dimensions. Si telle est la vérité, elle nous aide à expliquer ce qui a fort souvent embarrassé les antiquaires de l'Inde. On trouve fréquemment, dans l'État de Coorgh et ailleurs, des urnes et d'autres ustensiles d'un si petit modèle que l'on peut les comparer à des jouets d'enfants. Les indigènes les attribuent à une race de pygmées; il est beaucoup plus naturel d'y voir les traces d'une religion expirante, chez qui les symboles ont remplacé la réalité.

Les objets trouvés dans les cairns et dolmens de l'Inde ne peuvent malheureusement guère nous servir pour juger de leur âge. La poterie qui s'y rencontre partout en abondance ressemble tout-à-fait, paraît-il, pour la forme, la texture et le vernis, à la poterie actuelle. Nulle part on n'a découvert des formes archaïques ni rien qui indiquât un progrès. Il ne faudrait pas cependant en conclure d'une façon absolue que les dolmens de l'Inde sont modernes. On ne sait, en effet, à quelle époque les formes actuelles ont été introduites dans ce pays, et rien ne prouve qu'elles y aient subi quelque changement ou progrès. Si donc il est possible que la poterie des tombeaux date des derniers siècles, il se peut aussi qu'elle remonte à 1,000 ou 2,000 ans; du moins, on ne saurait démontrer le contraire.

Les mêmes remarques s'appliquent aux ornements d'or et d'argent, et en général aux bijoux trouvés dans ces tombes. De semblables objets peuvent se trouver aujourd'hui encore dans les bazars de l'Orient, mais ils ont pu aussi être en usage du temps d'Alexandre-le-Grand. Parmi les objets les plus communs, provenant de ces tombes, il faut citer des têtes de lances en fer et des ustensiles de même métal, d'une forme toute moderne. Si au lieu de chercher la vérité nous ne visions qu'à faire triompher notre thèse, il nous serait facile de nous autoriser de ces découvertes pour rapporter les tombes en question à la dernière période de l'âge du fer. Cette conclusion, toutefois, serait téméraire. Des objets en silex, tout semblables à ceux d'Europe, se rencontrent dans l'Inde, mais jamais dans les tombeaux. Le bronze fut sans doute connu des Indiens à une époque très-reculée; cependant, nous ne croyons pas qu'ils aient enterré avec leurs morts un seul instrument en bronze, bien que le fer s'y trouve fréquemment. La présence de ce dernier métal est donc pour nous sans nulle signification, au point de vue chronologique. Il est probable que les Indiens en connurent parfaitement l'usage dès le IV^e siècle avant J.-C., en même temps que les Grecs, et rien n'empêche qu'ils ne l'aient extrait de son minerai et qu'ils n'en aient fabriqué des armes et des instruments longtemps avant que ces arts furent pratiqués en Europe.

L'on en a une preuve extrêmement curieuse et intéressante dans le fameux pilier en fer de Dhava. Ce pilier, qui se voit dans la cour de la mosquée de Kutub, près de Delhi, consiste en un fût massif en fer forgé, qui s'élève à 6^m75 au-dessus du sol et mesure 1^m65 de circonférence à 1^m50 de sa base. A l'époque où nous le visitâmes, le bruit courait que le colonel Baird Smith avait fait creuser au pied du monument et qu'il l'avait trouvé enfoui à une profondeur de 4^m80; on a depuis remplacé ce chiffre par celui de 7^m80. Quoiqu'il en soit, cela nous donne une colonne de 12 mètres au moins sur 1^m50 de circonférence; or, une telle masse n'eût pu être forgée en aucune partie de l'Europe avant l'introduction des machines à vapeur et l'invention du marteau Nasmyth.

Le pilier porte une inscription qui malheureusement est sans date;

mais si l'on en juge par la forme des caractères, la nature de l'événement qu'elle décrit (1) et l'architecture du couronnement de la colonne,

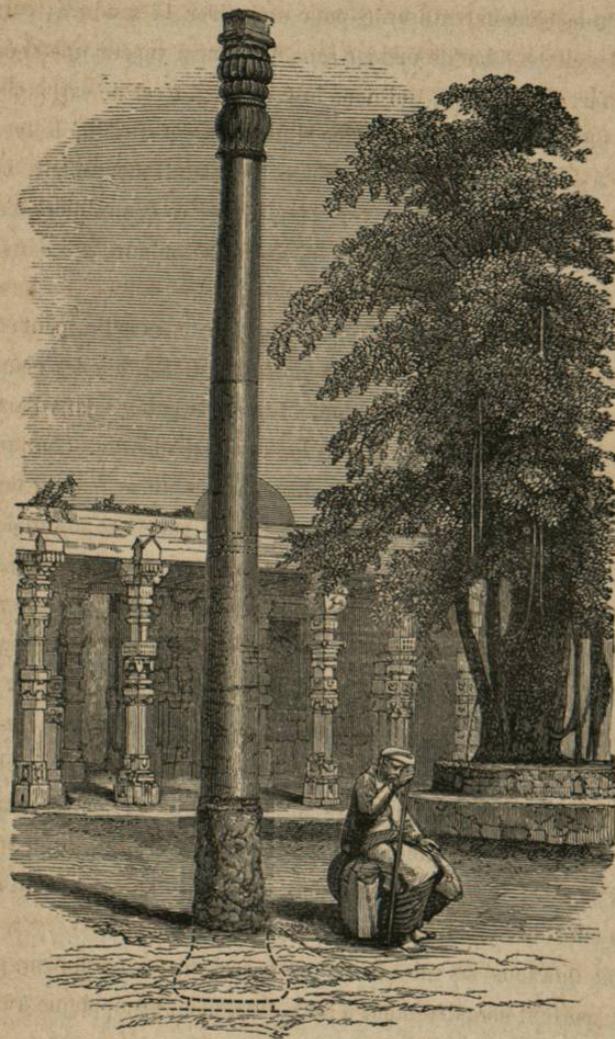


Fig. 216. — Pilier en fer, de Kutub, près de Delhi (Hind.).

il n'est pas douteux que ce monument n'ait été érigé au III^e ou IV^e siècle de notre ère.

(1) *Journal Asiatic Society of Bengal*, VII, p. 629.

C'est aux hommes experts dans l'art de travailler le métal de nous expliquer comment un être humain a pu s'approcher d'une telle masse portée à une chaleur suffisante pour en opérer la soudure; comment surtout il a été possible de manier sans machine à vapeur une si énorme barre de fer. La question qui nous intéresse ici, c'est de savoir pendant combien de temps il a fallu que les Hindous aient travaillé le fer avant d'arriver à concevoir et à réaliser l'idée d'un pareil monument. Un ouvrage de ce genre suppose des siècles, peut-être des milliers d'années de préparation; et cependant l'on élève encore aujourd'hui dans l'Inde des monuments en pierre brute (1)!

Un autre exemple, pris à l'extrémité opposée de l'échelle, peut être cité comme se rattachant directement à notre sujet. De tous les peuples de l'Inde, les Khassias sont probablement les plus habiles dans l'art d'extraire le fer de son minerai et de le travailler ensuite. Leur procédé est même si original, et quoique grossier, si efficace, qu'il doit être le résultat d'une longue expérience (2). Ils ont, en effet, pratiqué cet art de temps immémorial; cependant, bien qu'ils possèdent depuis des milliers d'années peut-être des instruments en fer, ils continuent toujours de se servir de monuments en pierre brute, de préférence, — comme Josèphe le dit des Juifs, — à ceux « qu'un outil en fer aurait » touchés. » Et l'on ne peut pas dire que, s'ils agissent ainsi, c'est faute de pouvoir mieux faire, car de tout temps, nous l'avons déjà observé, ils ont pu voir les constructeurs hindous et bouddhistes ériger les temples les plus délicatement travaillés, et aujourd'hui encore ils ont à côté d'eux les dômes des mosquées que les Mahométans ont élevées dans les cités de Sylhet, il y a trois ou quatre siècles.

On voit que tous les raisonnements *a priori*, basés sur un progrès continu, portent complètement à faux, lorsqu'on les applique à un pays

(1) La fente et la courbure qui s'observent dans la partie supérieure du pilier ont été produites par un coup de canon dont les traces sont parfaitement visibles du côté opposé. J'espère du moins qu'il n'a pas été tiré par les Anglais, bien que je ne voie pas à quelle autre nation on pourrait l'attribuer.

(2) Hooker, *Himalayan Journal*, II, p. 310. — Percy, *Metallurgy: Iron and Steel*, p. 254.

tel que l'Inde. Il est cependant quelques indications qui ne doivent pas être dédaignées, parce qu'elles peuvent conduire à des dates approximatives. L'une d'elles consiste en ce que la plupart des dolmens des monts Nilgherries sont sculptés; malheureusement un seul des dessins qu'ils



Fig. 217. — Sculptures sur la table d'un dolmen.

portent a été publié, et nous craignons encore qu'il ne soit inexact. Il suffit cependant pour nous permettre d'y constater une grande analogie avec un genre de monuments très-communs dans les plaines. Ces monuments s'appellent *Viraculls*, s'ils sont destinés à rappeler des hommes ou des héros, et *Masticulls*, s'ils sont élevés en l'honneur de femmes qui se sont sacrifiées sur le bûcher de leurs maris. Le colonel Mackenzie a recueilli des dessins de plus d'une centaine de ces monuments, et d'autres ont été photographiés; mais les photographies n'ont pas été publiées. L'identité de costume et de style que présentent les figures sculptées sur ces pierres et sur le dolmen qui précède montre que ces monuments doivent être à peu près du même âge. Comme la plupart des pierres commémoratives portent des inscriptions et que leurs dates sont connues, au moins d'une façon approximative, celles des dolmens peuvent donc l'être aussi, si vraiment il y a identité. Cependant, jusqu'à ce que quelqu'un prenne la peine de photographier les cairns de façon

à pouvoir les comparer avec les autres monuments, on n'arrivera à rien de certain à cet égard; mais comme aucun de ces monuments ne remonte à un millier d'années et que ceux qui ressemblent le plus à notre gravure n'ont même pas cinq siècles d'antiquité, il en résulte que les dolmens sculptés des monts Nilgherries ne sont pas aussi anciens qu'on l'a prétendu quelquefois.

Voici un autre fait qui n'est pas moins instructif ni moins intéressant. Au centre même de la région à dolmens, à Iwullee, dans l'enceinte qui entoure un temple de Siva aujourd'hui ruiné, se voit encore actuellement un dolmen régulier à trois supports, dans la forme ordinaire (fig. 218). La question est de savoir quelle est son origine. Aucun de

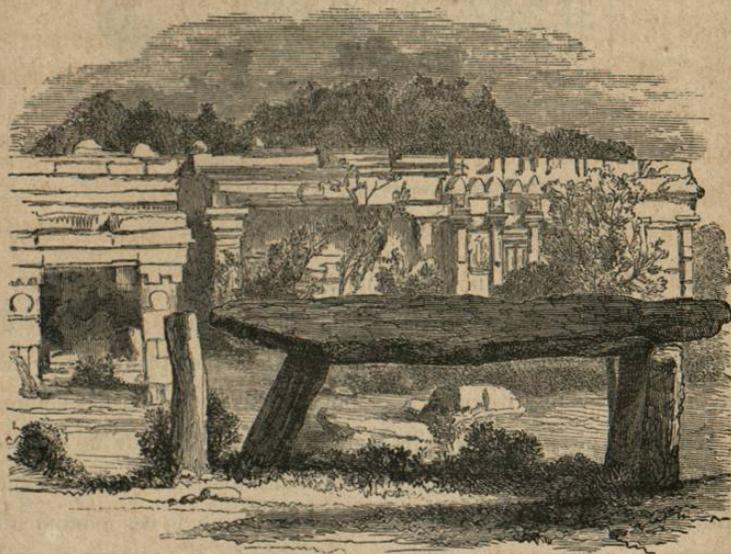


Fig. 218. — Dolmen à Iwullee (Hind.).

ceux qui connaissent quelque peu l'Inde ne prétendra, croyons-nous, que les sectateurs de Siva aient érigé un sanctuaire à leur dieu tout auprès de la tombe d'une des tribus aborigènes, en cas que cette tombe fût encore l'objet de leur vénération, ou qu'ils aient négligé de l'utiliser, si déjà elle était abandonnée. Deux choses seulement sont possibles : ou bien quelque chef indigène, en adoptant la religion de Brahma,

stipula que, s'il élevait un temple à son nouveau dieu, il lui serait permis de se faire enterrer à côté, à la manière de ses ancêtres; ou bien il faut admettre, ce qui est bien plus probable, qu'après l'abandon du temple, quelque indigène trouvant le lieu convenable le choisit pour en faire sa dernière demeure et y fut en effet enterré. Or, s'il faut en juger par son architecture, le temple peut remonter jusqu'au XIII^e siècle, mais il est plus probable qu'il appartient au XIV^e. Dans la première hypothèse, l'âge du dolmen serait celui du temple; dans la seconde, il serait peut-être de deux ou trois siècles plus récent.

Le colonel Meadows Taylor nous fournit un nouvel argument. Dans un mémoire récemment publié, il signale un groupe de monuments de ce genre immédiatement en dehors de la porte de Shahpoor et, d'après ce qu'il en dit, ces monuments sont évidemment du même âge que les autres qu'il cite. A en juger par leur disposition, il n'est guère douteux qu'ils ne constituent le cimetière même de la ville, comme il en existe à côté de la plupart des cités indiennes. Ils doivent même être postérieurs à l'érection de la porte en face de laquelle ils se trouvent. Cette porte appartient incontestablement à la période mahométane; c'est une arcade régulière, dans la forme aigüe ordinaire, et dès lors postérieure à la première moitié du XIV^e siècle.

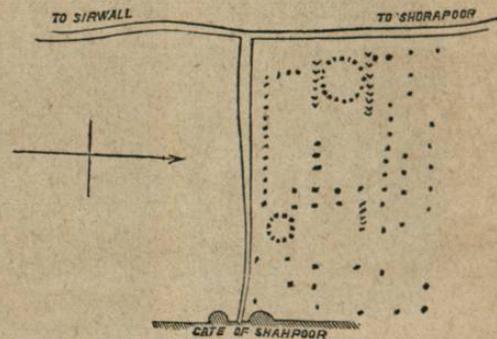


Fig. 219. — Monuments de pierre, à Shahpoor (Hind.).

Si les tombes en question avaient existé lorsqu'on les construisit, l'on en eût certainement utilisé les matériaux. Si on ne l'a pas fait, c'est que leur construction est plus récente. Or, la porte a au plus cinq siècles d'existence; les tombeaux ne peuvent donc non plus dépasser cette date.

Voici enfin un autre fait plus curieux encore. Pendant la saison froide de 1868-69, M. Mulhéran, qui était occupé à la triangulation de l'Inde,